

# Alina

*La beauté est dans les yeux de celui qui regarde.*

Oscar WILDE

*Sur le quai, la perplexité régnait : les communes de Saint-Gilles et de Croix-de-Vie parlaient de fusionner...*

Loïc ne cessait de relire cette phrase dans le journal. La fusion c'était ce que l'on craignait le plus dans la famille Kerdelec. La perte d'identité de chaque commune. Les traditions séculaires qui s'envolaient au profit de travaux d'envergure. Des routes refaites, des panneaux de signalisation en pagaille et de nouveaux en-têtes de feuillets administratifs que jamais personne ne lirait...

Du moins c'est ce que Jean avait l'habitude de dire. Le Jeannot, comme ses amis aimaient à l'appeler... Il avait peut-être un peu exagéré à l'annonce de la fusion, le Jeannot ; mais il avait fière allure sur le tracteur du cousin Georges, charriant des kilos de varech devant la place de la mairie de Croix-de-Vie. Il les avait amassés

avec ses marins d'amis, ces gueules burinées par le sel marin. Les filets avaient été troqués contre des râteaux et des pioches. Les solides gaillards n'avaient pas tardé à amasser leur butin à l'aurore naissante sur les plages désertées. Les effluves d'algues putréfiées avaient suivi leur passage le long de la route côtière. Les fermiers improvisés avaient entamé leur ballet de rébellion en convoi de bétailières et tracteurs... Ils se sentaient soudés. Des marins issus de marins. Des hommes au caractère trempé et insubmersible, comme le meilleur de leurs bateaux. Pourtant, ils se trouvaient seuls. Seuls face à la fusion des communes. Seuls face à la fusion des conserveries et à la perte annoncée de leurs emplois.

Il ne pourrait subsister l'intégralité de la flotte...

Cette réalité s'annonçait.

Crue.

Tangible.

Pour des questions de rentabilité, de pêche au gros et d'actionnariat dont ils ne comprenaient mot, leur entreprise était menacée.

Leur vie balayée comme emmenée par les tempêtes dévastatrices de novembre. Qu'en était-il de leurs matins blêmes où la mer gronde, grise d'écume et de vent, et où la Marie-Jeanne disparaît dans les flots tumultueux parce que, foi de marin, « il faut sortir » et coûte que coûte, la ramener cette pêche... Qu'en était-il du Louis, d'Alphonse et de Georges, et de leur père avant eux, hommes de la mer avant tout ? Qu'en était-il des rires l'après-midi après les sorties en mer quand on se raconte en mots silencieux ce que les autres ne savent que trop bien ? Qu'en était-il de la peur, celle qu'on n'avouera jamais, mais que l'on noie dans la gnole partagée ? Le

regard perdu dans les vagues qui ne ramèneront jamais Augustin, Quentin et tant d'autres ?

Qu'en était-il des mains arrachées par le cordage et le sel, des odeurs de poissons qui vous collent à la peau comme une seconde enveloppe de vie, des roulis sans fin sur le vieux chalutier aux senteurs de fioul et à la peinture qui s'écaille ? Qu'en était-il de la force des hommes à comprendre la mer, leur mer, à la moindre vague, au moindre mouvement assombrissant la surface ?...

S'il avait été poète, Loïc aurait dit que ce n'était pas du sang qui coulait dans les veines des Kerdelec et des hommes d'ici, mais de l'eau salée.

De cette eau qui était leur salut et leur peine à la fois.

La peine des femmes qui n'osent trembler en cas de tempête et qui chantonnet pour conjurer les éclairs, la peine de celle qui, toute jeune fille, voit s'embarquer son jeune amoureux pour les premières fois sur le rafiote de leur désespérance... L'espoir, aussi, des jeunes qui se lanceront dans l'aventure, bercés de ressacs et de soirs de pleine lune où les chaluts lourds annoncent la belle saison. L'espoir de cette manne qui ne tarit pas à condition de la connaître, de l'appréhender et de la respecter.

*La mer, ça se respecte.*

Combien de fois avait-il entendu cette phrase de Georgette ?

Cette sentence, prononcée avec cette intonation fluette qui lui rappelait le chant des vents le matin dans les brumes de la pointe de Saint-Gilles... Quand elle parlait, Georgette, on se taisait.

On se taisait à la couleur délavée de ses yeux qui avaient tant vu et qui ne sauraient raconter. On se taisait à ses mots rares et choisis, acérés comme la lame de fond qu'on n'aperçoit qu'après... On se

taisait à la justesse de ses gestes, jamais trop, jamais quand il ne fallait pas.

Elle avait vécu mille vies, Georgette, elle avait eu deux maris morts trop jeunes, et elle était là, ultime sentinelle du temps, debout malgré les bourrasques, si fragile et forte à la fois, une femme de la mer, Georgette.

La conserverie, c'était toute sa vie.

Les rouages sans fin qui permettaient de trier les poissons par taille avant de les disposer toujours dans le même sens dans les écrins de métal, les rires des femmes autour de leur repas du midi, les journées debout à trier, ranger, étêter les poissons avant de les enfermer pour leur long voyage, les dimanches à la messe, les soirées à reprendre les habits alors que les filets s'envolaient au vent dehors, c'était toute sa vie, la mer.

Qu'aurait-elle pu faire d'autre, Georgette ?

À quoi ses mains auraient-elles servi si ses ongles n'avaient été cassés contre le métal froid des conserves à empiler ? À quoi ses yeux auraient-ils servi s'ils n'avaient refoulé l'eau trop souvent retenue ? Et pourtant, elle semblait toujours heureuse, Georgette.

Le temps n'avait pas de prise sur elle. Il y avait bien longtemps que la conserverie n'était plus celle qu'elle connaissait, plus celle des journées sans fin et des semaines de six jours de travail sans interruption. Il y avait bien longtemps qu'elle était là, Georgette, ancrée dans la réalité de Saint-Gilles, forte des flux et reflux de la vie, à l'image de cet océan qui bordait la ville. Tantôt en furie, grondant et roulant d'écume, tantôt étale et couleur lagon dans des criques préservées, fluctuante, insaisissable et imprévisible, elle était.

Présente, vivante.

## Extrait *Chrysalide*

Forte de ses tempêtes sans fin qui éloignent les goélands, forte de ses roulis qui polissent les galets et transforment les roches en multiples grains de couleurs, forte de sa fragilité naturelle...

Pris par ses pensées, Loïc n'entendit pas venir Louise.

Elle était rentrée à pas feutrés, souhaitant surprendre son amoureux. Sa robe légère laissait entrevoir le blanc laiteux de son décolleté généreux.

Généreuse... Toute une définition de Louise et ses yeux caramel, sa bouche cerise vermillon et ses rires sans fin.

Louise était une étoile qui ensoleillait par sa présence.

Elle posa sa main sur l'épaule de Loïc et de ses yeux pétillants lui demanda de l'accompagner dans les dunes. « Pour quoi faire ? » s'entendit-il dire...

Un sourire accroché aux lèvres, elle ne le laissa pas finir et l'entraîna, le tenant par la main et annihilant ses dernières réticences.

Le vent les cueillit sur la jetée qu'ils longeaient main dans la main. Il ne parlait pas beaucoup, Loïc.

Louise remplissait le silence pour deux. Ses mots s'égrenaient et s'emmêlaient comme les mailles du filet. Elle était fraîche et douce, Louise, irrésistiblement vivante.

Loïc fit taire ses inquiétudes et se consacra à son rire. À sa voix. Aux intonations légères et chantantes.

Rien ne pourrait leur arriver.

Ils étaient ensemble. Leurs jambes nues fouettées par les ajoncs, les joues picotées par les embruns de la jetée... Ensemble.

Il la regarda intensément.

Elle se tut et ouvrit ses lèvres cerise. Il se perdit dans leur baiser.

Le cri des goélands interrompit l'instant.

Auteure : Hélène Chambaud - © Édition de la Goutte d'Étoile

Tout ne pouvait être aussi simple que le sourire de Louise.

Ce soir, il faudrait se rassembler, reparler encore et encore des actions à mener, des solutions à apporter. Ce soir encore le ton monterait et il l'entendrait, le Jeannot, mégot rivé aux lèvres, énoncer fièrement ses prises et celles des anciens et répétant inlassablement qu'on ne pouvait abandonner, qu'on devait se battre.

Se battre, oui, mais pourquoi ?

Est-ce de ça dont il avait envie, Loïc ?

La mer, c'était tout ce qu'il connaissait.

Sa seule certitude, son seul univers et on allait lui enlever.

Alors, il ne savait plus si ça avait du sens de se battre... Quelquefois, il envoyait Thomas. Son compagnon de toujours, parti comme gardien de phare dans l'immensité de la mer, battu par les vents et le silence, sa solitude peuplée de cris de mouettes et d'envols de goélands.

Un Kerdelec ne part pas. Un Kerdelec est marin avant même de naître.

Combien de fois avait-il entendu ça, Loïc ?

Et pourtant, Kerdelec c'était un nom de Bretagne, ça, et non de la Vendée... Il n'était pas Chouan, il n'avait pas de sang de la rébellion dans les veines... Il était du pays des légendes et des druides, des landes sans fin et des herbes rases, des prés salés et des chants mystiques. Alina le lui avait appris.

Alina.

Elle était la passion, le feu.

## Extrait *Chrysalide*

Quand Louise était la raison enfantine, Alina enflammait en lui une part qu'il ne comprenait pas et le laissait pantelant, happé par un vertige sans fin.

Elle lui était apparue comme une fée, une sirène.

Elle lui tenait un langage fait de mystères anciens et de feux follets. Un langage où se mêlaient des récits fantastiques et des descriptions de lieux magiques ; des forêts enchantées et des soirs de pleine lune.

Seul le roulis des vagues rivalisait avec la mélopée vibrante de ses contes. Loïc, si taciturne, si sérieux, se sentait transporté par Alina la magicienne.

Il ne l'avait pourtant vue que deux soirées, à la Saint-Jean et aux vendanges alors que Louise était retenue à la ville.

Et ces deux soirées l'avaient conduit sur un chemin qu'il ne soupçonnait pas.

Un chemin où tout ce qui faisait son univers n'existait pas. Où Georgette, Jeannot, Thomas même n'avaient pas leur place. Où seul existait le chant d'Alina.

Elle récitait des contes, inventait des histoires et emmenait Loïc dans ses mondes. Légende vivante si proche et lointaine à la fois. Elle avait envahi ses pensées et il ne savait plus qui elle était. Sirène ou réalité.

Elle était si fougueuse, insaisissable... Comme la mer dont elle chantait les refrains salés.

Ses cheveux blonds couraient sur ses épaules, ses yeux océan se nimbaient de reflets azurés de perles bleutées, sa peau de lait imitait la teinte nacrée de la plus belle chair de saint-jacques qui lui été donné d'admirer...

...

Extrait *Chrysalide*

« Tu m’emmèneras à Paris ? »... Il semblait sortir d’un rêve.

Louise de ses yeux candides attendait sa réponse.

Louise la douce, Louise la raisonnable... Louise, la plus jeune fille de l’éleveur voisin. Louise, sa promesse... Il lui sourit.

Elle était sage et cristalline. Louise, la raison.

Loïc avait deux combats à mener. La mer, sa vie, la conserverie menacée par la fusion, et Alina. Il semblait pouvoir affronter la furie des mâchoires se refermant sur eux. Il semblait pouvoir se battre avec énergie face à l’inéluctable.

Quant à l’autre combat...

Celui de son esprit, de son âme et de son cœur...

Tout son être refusait d’y penser, d’analyser, de comprendre. La fuite était sa réponse. La fuite de ses sentiments. Et de lui-même.

— Alors, tu m’emmèneras ?

— Oui, je te le promets.

Il remit une mèche auburn de Louise derrière le lobe de son oreille rosie par le soleil et lui sourit. Tout aurait été si simple auprès de Louise.

Une petite épouse sage et tendre, un petit logis tenu par elle et la pêche comme son père avant lui et le père de son père.

Et pourtant...

Était-ce ce dont il avait envie ?...

Il préféra se perdre dans le sourire de Louise.

Ce soir, on recommencerait. Gaston les avait réunis et il devait lui aussi participer à la réunion pour savoir quel mouvement mener. Ils se réuniraient au hangar à bateaux, là où ils avaient l’habitude de reprendre les filets les après-midi après les retours de pêche. C’était leur lieu, leur repaire.



## Extrait *Chrysalide*

Tout près séchaient les caisses de bois qui se chargeaient de coquilles saint-jacques et de poissons les jours où la mer était d'avis de leur livrer son butin. Les casiers à homards attendaient leur tour.

Quelques mouettes tournaient autour des baraquements.

Tous les hommes seraient rassemblés là.

C'était ce soir qu'ils devaient décider du « gros coup ».

Le message fort qu'ils voulaient faire passer était à l'image de ces hommes. Bourrus, robustes, inflexibles et faits d'un bois d'un autre âge. Ils ne plieraient pas à moins de rompre.

Le Gaston avait rassemblé les hommes.

Loïc arriva et sentit une ambiance pesante. Le baraquement était faiblement éclairé. Une bouteille circulait. Les lèvres de Loïc furent brûlées par la chaleur de l'alcool. Les mots fusaient, le ton montait. L'atmosphère était lourde. Lourde de la chaleur des hommes, lourde comme avant l'orage. Les hommes se heurtaient dans leurs discussions décousues. Gaston haranguait cette foule compacte, suante et avinée. Soudain sans savoir d'où venaient ces armes, Loïc aperçut un fusil, puis deux, puis trois. Dans l'attente d'une conclusion qui peinait à émerger, un des compagnons de Gaston avait sorti les armes.

Et tout bascula.

Jeannot et Armand s'interposèrent. Le Gaston, d'une voix rauque et enrôlée, continuait sa harangue. Rien ne semblait pouvoir arrêter la folie que l'on pouvait lire dans les yeux ivres de colère de certains. On leur enlevait leur vie. On leur enlevait ce qu'ils savaient faire, ce que leurs ancêtres avaient toujours fait.

Loïc ne comprit pas.

Loïc n'entendit pas.

Il regarda Augustin dans les yeux et sentit comme une odeur de poudre. Le temps s'arrêta.

Le sourire de Louise, sa robe virevoltante, les promesses dans les dunes... Tout se bouscula dans son esprit.

Il se sentit basculer en arrière. Il se vit tomber, glisser sur les pavés.

Il sentit que son corps plongeait dans l'eau sombre des quais. Il se vit happé par les ténèbres qui se refermaient autour de son corps. Il vit un rond de teinte claire s'éloigner au-dessus de lui.

Il ferma les yeux et se sentit envahi. Envahi d'eau, de sel, de mots, des peines des anciens, des phrases celtiques d'Alina.

Alina... Il ne sut pourquoi il pensait à elle, mais son image emplit son esprit. Il entendit ses mots ourlés de sel. Il entendit ses légendes et se laissa couler, emmené par les vagues de ses sonorités.

### **Aujourd'hui, Saint-Gilles-Croix-de-vie.**

Au bout de la jetée. Héloïse court avec sa petite sœur, cheveux au vent. Elle se retourne et hèle sa mère qui n'avance jamais assez vite...

— Allez, viens, on va jusqu'au rocher magique !

— Héloïse, attends-moi.

Qu'elle avait envie de le toucher, de le voir ce rocher magique, Héloïse, elle ne s'en lassait jamais.

— Raconte-moi... Raconte-moi, maman.

— Le rocher magique était en fait un jeune homme épris d'une sirène... commença à énoncer sa mère de sa voix flûtée, et elle laissa ses yeux couleur d'opale plonger dans l'océan.

Extrait *Chrysalide*

Elle sentit le souffle tiède de son mari dans son cou alors qu'il lui déposait un châle sur les épaules. Ses filles s'étaient endormies contre elle. Elle regarda au loin.

- Viens, rentrons maintenant.
- Rentrons à la maison...

... Alina.

Extrait